

Cyrille Canetti

Cyrille Canetti est psychiatre en milieu pénitentiaire depuis près de 18 ans. Avant de devenir chef du service médico-psychologique de la prison de la Santé, il a exercé au sein des maisons d'arrêt de Fresnes et de Fleury-Mérogis. Après sa prise en otage par l'un de ses patients en 2010, il continue à défendre une conception plus digne de la prison et dénonce l'incarcération des malades mentaux.

« En prison, on ne sait pas ce que l'on va trouver »

Je me suis rendu compte, bien longtemps après avoir commencé à travailler en prison, que lorsqu'on était petits et que l'on partait en vacances avec mes parents, on prenait la route qui longe Paris par le sud et on passait toujours devant la maison d'arrêt de Fresnes. Et puis, mon père me disait toujours : « Vous vous rendez compte les enfants, on part en vacances et, derrière ces barreaux, il y a des gens ». Je m'en suis souvenu très longtemps après et je me demande si ça n'a pas contribué d'une façon ou d'une autre.

Mais, de façon plus pratique, j'ai fait de la psychiatrie. J'ai commencé à travailler dans un service de psychiatrie de secteur classique et puis, j'ai eu affaire à des gens qui venaient de la prison, qui étaient hospitalisés. Ça m'a intéressé et j'ai fait un diplôme de criminologie, même si je n'aime pas beaucoup ce terme. On est allé visiter Fresnes. Donc, la boucle était bouclée [...] Je suis rentré dans un couloir dans lequel il n'y avait personne, un couloir qui était bordé des deux côtés de cellules et donc de portes fermées. Et j'ai été frappé par le fait qu'il n'y avait personne dans ce couloir mais que, derrière chacune de ces portes, il y avait quelqu'un... Que nous, on passait, qu'il y avait un anonymat total, enfin qu'ils ne savaient pas ce qui se passait dans le couloir. J'ai été frappé et je me suis dit : « Il faut que je vienne travailler là » [...] À l'origine, ce n'était donc pas une vocation ; c'est devenu une vocation. Je ne suis pas sûr, quand on commence à travailler en prison, que l'on sait ce qu'on va trouver. Enfin, je suis même sûr du contraire : on ne sait pas ce qu'on va trouver.

Malgré la souffrance, de vraies victoires

On a affaire à des gens qui ont souvent des longs parcours de souffrance : ils sont tous différents, mais ils ont tous des parcours de vie qui se ressemblent : la misère, l'exclusion [...] Après, ce qu'ils ont en commun, c'est l'enfermement. Et là, il y a des points communs dans la souffrance par rapport à l'enfermement, à la privation de liberté, à l'éloignement des familles, à l'envie d'être dehors.

Les vraies victoires, ce sont des rencontres. Je vais vous donner un exemple récent d'un homme qui a un très très long parcours pénitentiaire. Il a connu Mesrine et d'autres... Tout ça en plusieurs peines. Il était suivi par quelqu'un du service qui est parti. Ensuite le relais s'est fait. Il y a quelques jours, quand je lui ai demandé : « Mais comment on s'est rencontrés ? » je ne m'en souvenais plus, il m'a dit : « C'est moi qui vous ai choisi parce qu'au départ de votre collègue, j'ai demandé à vous rencontrer, vous. » On a eu quelques échanges et il m'a dit, en quelques entretiens, qu'il y avait une dimension qui s'était ouverte pour lui, de réflexion sur sa pratique, sur sa vie. Les succès, c'est quand on a le sentiment d'avoir réussi à mobiliser quelque chose chez quelqu'un, quand on donne aux gens les moyens de se saisir de quelque chose qui va leur permettre de lutter, de faire face, que ce soit à l'enfermement, à leur histoire, à leur avenir ou à leur passé. Et ça, ce sont de vrais succès.

J'ai travaillé 10 ans au centre des jeunes détenus et c'était assez magique avec eux parce qu'ils arrivent sans aucune envie de voir un psychiatre. Puis, quand on réussit à leur montrer qu'on n'est pas là dans une position ni de jugement ni avec l'idée de soigner la délinquance, de prévenir la récidive, de les faire rentrer dans un moule, mais simplement de les faire réfléchir sur leur condition et sur leur histoire, tout d'un coup, ils sont capables de se saisir de quelque chose et ça fait plaisir.

« Derrière chacune de ces portes, il y a quelqu'un »

Voilà ce que je dis à mes patients qui sortent et qui ne vont pas très bien : « Vous allez vous arrêter sur les choses belles, parce qu'il y a tellement d'horreurs. Et chaque fois que vous rencontrez quelque chose de beau, vous vous arrêtez et vous essayez de l'emmagasiner, de ne pas passer à côté. » Un patient m'a dit, il n'y a pas longtemps : « Vous savez, je suis allé dans un parc...je me suis assis et j'ai pensé à vous. » Alors ça, ça fait plaisir. J'ai plein de trucs qui me reviennent, de belles histoires, dans lesquelles j'ai le sentiment d'avoir catalysé quelque chose qui était là [...] Quant aux échecs, ça aussi, c'est tout le temps. Enfin, ça ne marche pas aussi bien qu'on le voudrait [...] Les conditions d'enfermement, la durée des peines et l'absence d'espoir entraînent des passages à l'acte désespéré. Je n'avais pas besoin d'attendre d'être pris en otage pour le savoir, parce qu'on voit au quotidien des gens qui sont acculés, pas forcément par la longueur de la peine mais aussi parfois par la façon dont ils sont pris en charge, par les conditions d'enfermement, par la confrontation à l'arbitraire. Les gens sont amenés à des actes désespérés.

Malades mentaux en prison : « Ces gens n'ont pas leur place ici »

Ma formation de psychiatre a fait que j'étais sensible à la maladie mentale. Quand je suis arrivé en prison et que j'ai vu des gens gravement malades, ça a été un combat instantané. Je me disais : « Ces gens n'ont pas leur place ici » et j'essayais de comprendre le phénomène qui les avait envoyés en prison.

La préoccupation du psychiatre, c'est de faire sortir les fous de la prison, c'est d'inverser un processus, c'est d'interroger la société sur la façon dont elle veut prendre en

charge les malades mentaux, c'est lui faire réaliser que la maladie mentale, c'est avant tout une souffrance de l'individu et pas une souffrance de la société et que l'on ne peut pas se débarrasser des malades mentaux [...] Est-ce qu'en soignant les gens en prison, on ne contribue pas à un mouvement qui consiste à enfermer des malades mentaux ? Puisqu'il y a maintenant des moyens de les soigner des moyens de plus en plus perfectionnés puisqu'on vient d'ouvrir les UHSA¹, on cautionne la présence des malades mentaux en prison. Il y a 200 ans, on les a sortis en disant : « Ce n'est pas leur place » et, maintenant, on leur redonne une place en redonnant des soins. Là, c'est un doute, un questionnement sur ce à quoi je participe.

Réfléchir au sens de la peine et lutter contre l'indignité en prison

L'autre chose qui a été plus longue, paradoxalement, a été de m'engager dans la lutte contre l'indignité en prison [...] Je ne suis pas abolitionniste, mais l'idée serait de faire en sorte que la prison fonctionne plus humainement, plus dignement, que la durée des peines soit repensée, que le sens de la peine soit réfléchi. On ne sait pas ce qu'on fait en prison. Enfin, franchement, quand on a en prison des gens qui sont gravement malades mentaux et qui, de toute évidence, ne peuvent plus s'approprier quoi que ce soit du sens de la peine, leur présence, leur maintien en prison n'est rien d'autre qu'une exclusion [...] Et je pense que la société ne connaît pas les conditions de vie des personnes détenues, ce qu'on fait et pourquoi on le fait [...] Quel est l'objectif de la punition ? Quelle sanction légale ? Est-ce pour se venger ? Est-ce pour se débarrasser ? Pour exclure ? Pour prévenir une récidive ? Pour

favoriser une réinsertion ? Je peux vous dire que pour la prévention de la récidive, c'est peu efficace. Pour la réinsertion, et en particulier pour ces gens-là, mais même pour d'autres, ce n'est pas efficace.

Faire changer la société, la faire changer d'approche pour lui faire comprendre que ce que l'on fait est dégradant, inhumain, etc., dans la durée des peines, dans l'organisation, j'ai l'impression que c'est un peu peine perdue en ce moment. En revanche, on a peut être plus de chances de réussir à faire passer l'idée que les gens qui sont condamnés à de très longues peines sortent plus dangereux [...] et que ce que l'on fait est contre-productif... Parce qu'au bout d'un moment, les gens basculent : ils sont sans espoir, ils n'ont aucune chance de se réinsérer et on peut presque dire qu'ils n'ont pas d'autre issue que la récidive, en tout cas dans un esprit usé, abîmé et qui se tient debout par la haine [...] C'est en 2^e division de Fresnes, où il y avait des longues peines qui passaient le CNO², que j'ai compris ce que voulait dire « la haine ». Quand ils disaient : « J'ai de la haine », on voyait qu'il y avait quelque chose qui avait été détruit chez eux, cassé par des frustrations, par des brimades. Je pense que si on veut faire bouger les choses, il faut faire comprendre aux citoyens, qui veulent être en sécurité, qu'ils sont contre-productifs, qu'ils vont faire sortir des bêtes, des fauves.

« Il y a urgence à réformer la prison telle qu'elle fonctionne »

[...] La réforme pénale n'aborde pas la prison. Et il y a urgence à réformer la prison telle qu'elle fonctionne. Alors, créer des peines alternatives, oui, c'est important. Bien sûr, c'est fondamental, il faut désengorger les prisons. J'espère que ça fonctionnera comme ça. Je ne suis pas certain parce qu'on continue d'augmenter on va de record en record. Mais je crois qu'il faut effectivement envisager les choses sous l'angle de la sortie de prison, de l'alternative à l'incarcération. Il faut aussi l'aborder sous l'angle de ce qui se passe en détention, de la durée des peines. Parce que ce qui se passe en prison est quand même terrible. On ne sait

pas, on ne voit pas, on finit par l'oublier. Moi-même, parfois, je m'effraie de penser que je peux l'oublier.

« Répandez-vous, faites des émules et battez-vous »

Le seul message, c'est de tenir bon, de continuer. C'est la seule chose que je pourrais transmettre comme message. Je pense que très peu de gens s'intéressent à l'incarcération. Curieusement, par exemple, les Français sont généreux quand il y a un séisme ou une catastrophe naturelle, quand il y a un téléthon ou des choses comme cela. Dans la vie, il y a des élans vraiment des élans, et c'est triste de penser qu'il y a une espèce de clivage qui fait qu'il y a des catégories, des situations, des gens auxquels on ne veut pas s'intéresser. Pourtant, quand on donne pour un séisme, on donne aussi à des sales types, à des méchants, à des criminels. On ne se pose pas la question. Et là, tout d'un coup, sous prétexte qu'une personne est délinquante, qu'elle est criminelle, enfermée, on s'en désintéresse complètement et on se sent légitime dans ce désintérêt.

Alors, bien sûr, le message, ce serait : « Répandez-vous, faites des émules et battez-vous ». ●

1. Ouvertes en France depuis 2010, les « Unités hospitalières spécialement aménagées » sont des services psychiatriques avec garde pénitentiaire réservés aux détenus nécessitant des soins psychiatriques.

2. Centre national d'observation, rebaptisé CNE, Centre national d'évaluation, visant à évaluer des personnes nouvellement condamnées à de longues peines en vue de leur affectation.